

Pierre Mélon

Chasseurs de chamois

Montbel

I

SUR LA ROUTE TANT DE FOIS PARCOURUE, LE MOTEUR RONRONNE son rythme bien appris : tant de fois je l'ai faite, été comme hiver, par beau temps et par mauvais temps, la route qui mène aux Alpes ! Droite d'abord et large, puis s'élevant par quelques pentes douces à flanc de coteau, encaissée enfin dans les gorges et les ravins où dansent sous les ponts les premiers torrents à l'écume blanche, je la refais toujours avec un sentiment fervent de délivrance, heureux de laisser derrière mes roues les pensées mesquines de la vie courante, les exigences professionnelles, l'agitation vaine de la ville et les pauvres diables qui ne comprennent pas ce que je vais chercher tout seul là-haut lorsque la « saison alpine » est finie – et que je plains de tout cœur.

Elle s'est peuplée depuis quelques années, la vieille route. Maintenant, il est exceptionnel de rouler tranquille, sans être encadré devant et derrière par des voisins plus ou moins gênants, plus ou moins prudents, tandis qu'en sens inverse, à tous les tournants, de larges cars ou de hauts camions se précipitent hors de leur embuscade. Ça ne fait rien : peu m'importent ces deux courants ininterrompus qui transforment mon grand chemin en une manière de boulevard urbain, ces files de conduites intérieures, corbillards noir et argent où sous les toits bas, des humains empilés, le menton aux genoux, s'efforcent de distinguer un

coin de paysage à travers des glaces larges d'une main. Je souris à chaque car plein de Suisses, d'Allemands, de Hollandais ou d'Algériens en tournée circulaire, je me sens plein d'indifférence à l'idée de leur débarquement en masse dans les coins des Alpes qu'il a bien fallu abandonner à la contagion : là où je vais ils ne me gêneront pas, j'en suis certain. Tout à l'heure j'ai revu à un contour du chemin le spectacle toujours nouveau et toujours attendu : les neiges des hautes cimes, et depuis je me sens plein de bonne humeur et d'indulgence et je chantonne tout en prenant les virages, sans même y penser, par habitude, tout à ma joie de me retrouver chez moi.

Et voilà le carrefour-frontière où je vais quitter la cohue. Un regard derrière moi avant de prendre le chemin, c'est prudent. Non, il ne vient personne, allons-y. Un bon coup de volant à gauche et me voilà parti entre deux haies, dans le chemin creux tout blanc de poussière, abandonnant avec un soupir de soulagement la grande voie noire et asphaltée où les pneus ronflent comme sur le pavé des villes. Voilà encore, à cent pas en avant, le petit cabaret où je m'arrête chaque année pour faire provision d'essence avant de m'embarquer dans la montagne, et voilà aussi le patron sur sa porte, avec son large sourire de brave homme.

— Ah ! vous arrivez, monsieur ! Je le disais à ma femme depuis quelques jours, que vous n'alliez pas tarder. Le gros Marcel est passé hier en allant à la foire, et il a laissé un mot pour vous. Où l'ai-je fourré... ? Germaine ! Germaine !

C'est la fille de la maison, que j'ai vue si petite avec sa natte dans le dos, maintenant une grande « demoiselle » qui s'avance en riant à pleines dents. Elle sait où est la lettre, elle va la chercher, mais j'accepterai bien un peu de vin blanc et de limonade ? — J'avais oublié ! — Heureusement je n'ai pris que de l'eau et un soupçon

de vin à midi, à Grenoble; je connais mes lascars : corvée de vin blanc, sans pouvoir y couper, et je les vexerais mortellement si j'allais me permettre de refuser. Et ce coquin de soleil qui tape comme un sourd sans avoir pitié de moi!

Voici la lettre, et les bouteilles. Nous allons savoir ce que dit Marcel, ce vieux Marcel qui est mon conscrit et avec qui j'ai tiré un si beau bouc il y a deux ans, aux rochers des Égrats. Mais d'abord trinquons, il faut être poli. À la vôtre. Recueillement – qui n'est pas, lui, de simple politesse – ces sacrés vins blancs du pays valent le voyage et plus encore.

— Hein! Il est meilleur que celui de l'an dernier. On a fait une belle année. Pas beaucoup, mais du bon!

Fichtre, oui, trop bon même pour moi qui ai je ne sais combien de stations inévitables à faire dans tout le pays.

— Fameux, père Delaplagne, il faudra en garder un tonneau ou deux pour le mariage de cette grande fille.

Et de rire, en tapant du poing sur la table.

— Mais vous ne lisez pas votre lettre.

— Puisque vous le permettez...

Voilà ce que dit Marcel:

« Cher monsieur,

« Mottet m'a montré votre carte annonçant votre arrivée et nous en sommes tous bien contents. Si vous permettez, si ça ne vous dérange pas, Delaplagne vous donnera quelques paquets que vous serez bien bon de poser chez moi, et dire à ma femme que j'arriverai tard parce que je ne passerai pas au café avant 4 h, et j'ai bien trouvé ce que je voulais. Avec tous mes remerciements, et je monte au chalet jeudi.

« Mathivon Marcel »

Comme j'ai lu à haute voix, le cafetier éclate de rire.

— Il la connaît, l'animal!

Moi aussi, j'ai très bien saisi. Ça veut dire en bon français : « Attendez-moi donc jusqu'à 4 h, avec votre bagnole vous vous en moquez, n'est-ce pas, et j'en profiterai pour monter tout un voyage que j'ai entreposé chez le vieux ».

— Sacré Marcel!

— Allons, je l'attendrai jusqu'à 4 h, 4 h 30. Après tout ça vaut autant, parce que les chars de foin seront redescendus et qu'il y en aura moins à croiser dans la montée, mais pas plus tard, je ne veux pas être pris par la nuit dans les chemins. Passez-moi tout son bazar, qu'on voie un peu où je vais le mettre. Mais d'abord, l'essence.

Procédons par ordre. Le plein du réservoir, c'est entendu, et trois bidons en réserve attachés à l'arrière, sur la caisse à fusils. Ma vieille cantine, qui n'en est pas à son premier voyage à dos de mulet, le sac, le piolet... ça va, il y a de la place. Je sais ce que je fais en amenant en montagne ce vieux torpédo haut sur pattes dont la peinture ne craint plus rien depuis des années et qui ne risque pas de toucher du carter dans les ornières. Allons voir dans la remise.

C'est bien ce que je pensais. Un sac de 20 kg de sel rouge, pour les bêtes, quatre gros pains confortablement calés dans une grande lessiveuse, et un « fer », une grande scie à deux poignées, longue d'un mètre et demi pour couper les troncs de sapin, à demi entortillée dans de vieux sacs. J'avais peur qu'il y en ait plus encore, et tout cela tiendra parfaitement, les colis à l'intérieur et la scie amarrée sur le marchepied. C'est une affaire faite.

— Tout de même, monsieur, il n'a pas honte, Marcel, de vous encombrer comme ça. Il faudra qu'il paie une vieille bouteille, sûr!

Il ne le fera que trop, l'animal, je le sais bien. Après tout il gare ma machine dans sa grange, et je peux bien lui rendre quelques petits services. Il fait bon ici, sur la terrasse qui borde la maison, à côté du jardin où les tournesols et les haricots grimpants à fleurs rouges et blanches semblent lutter à qui montera le plus haut, il me semble être infiniment loin déjà, bien qu'à 100 m de là le défilé des voitures continue dans les deux sens, avec un ronflement sans fin d'échappement, en un courant ininterrompu sur lequel plane l'horrible odeur du pétrole. J'ai tout à fait l'impression d'avoir débarqué sur une plage d'où il fait bon de regarder la mer, couché au soleil sur le sable, après avoir dansé toute la journée sur les vagues. Pauvres gens...!

— Il ne sera pas là avant une heure, déclare Delaplagne. Je vous joue un pot de bouché aux quilles en douze points, en attendant!

Miséricorde! Voilà que ça commence.